

**DANSE**

La chorégraphe Dominique Porte revisite le mythe d'Ulysse
Page E 4

**CINÉMA**

Une histoire simple, brillamment racontée en microévénements
Page E 9

CULTURE



Kerouac, Tremblay: même combat!

Dans *Michel & ti-Jean*, Jack Kerouac et Michel Tremblay prennent «un verre solide» dans un bar floridien, quelque temps avant la mort du romancier franco-américain; ils discutent de leurs racines québécoises, du même métier de leurs pères, de la langue d'ici aussi et de ce qui les unit...

Théâtre



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Sarah Garton Stanley est une habituée du Centaur, où, en plus de *Forever Yours*, *Marie-Lou* de Tremblay, elle a mis en scène *Age of Arousal* et *Glorious!*

«Le texte est construit de telle façon que nous plongeons vraiment dans l'univers de ces deux auteurs immenses.»

MICHEL BÉLAIR

Quelle idée géniale que de faire se rencontrer Jean-Louis Jack Kerouac et Michel Tremblay! Surtout depuis que *Le Devoir* a révélé que «ti-Jean», comme se nommait lui-même le père de la Beat Generation, a d'abord écrit en français. Surtout aussi que Tremblay habite les keys floridiens depuis des décennies et que la rencontre entre les deux hommes aurait pu se produire en 1969, tout de suite après le succès des *Belles-sœurs* et quelque temps avant la mort de Kerouac — il aurait eu 47 ans et Tremblay, 27. Surtout encore que les deux écrivains partagent des affirances, comme la musique, et des racines communes qui fondent la puissance de leur œuvre respective.

Des géants

Etonnant quand même qu'il faille un Anglo d'ici pour se rendre compte de l'énorme potentiel de la rencontre. Quand on fouille un peu, on découvre que George Rideout, l'auteur de ce *Michel & ti-Jean* qui prend l'affiche du Centaur mardi, est fasciné depuis longtemps par le mélange des

«C'est une pièce qui met en scène deux géants.

Deux hommes qui ont changé absolument la face de la culture.»

Tremblay a trouvé la chose si intéressante qu'il a tout de suite contacté Roy Surette, le directeur artistique du Centaur Theatre, pour lui recommander très chaudement le texte de Rideout. Surette est tombé sous le charme lui aussi et a tout de suite demandé à Sarah Garton Stanley — la metteuse en scène du très solide *Forever Yours*, *Marie-Lou*, présentée au Centaur il y a deux ans — de monter le spectacle. Le voici. Et la voici elle, qui explique cette réaction en chaîne, en compagnie de Vincent Hoss-Desmarais qui joue, on le devine tout de suite en le voyant, le rôle de Michel Tremblay dans la production.

Sarah Garton Stanley parle du texte de George Rideout avec passion. «C'est une pièce qui met en scène deux géants. Deux hommes qui ont changé absolument la face de la culture: Tremblay ici et Kerouac aux États-Unis et un peu partout sur la planète littérature. Tous deux, ils ont littéralement transformé le rapport que leurs contemporains entretenaient jusque-là avec la culture et ils ont écrit deux œuvres considérables...»

La metteuse en scène soutient que la pièce prend un sens très particulier ici, où les deux écrivains sont bien connus... «Ici, le spectateur joue, je crois, un rôle énorme, qu'il ne peut jouer nulle part ailleurs. C'est encore plus vrai pour les Montréalais, qui connaissent bien Tremblay et Kerouac et qui savent qu'ils illustrent deux aspects très marqués, et universels finalement, de la société québécoise.»



ARCHIVES LE DEVOIR

Michel Tremblay

La mouvance Tremblay

Tout un contrat, non, d'être Michel Tremblay?

«Oui, évidemment, répond lentement Vincent Hoss-Desmarais. C'est un honneur de jouer un tel personnage, surtout qu'il est encore très vivant, merci. C'est un véritable défi, oui... Mais c'est absolument passionnant de se mettre dans la peau d'un homme qui a transformé autant le rapport à la culture et à l'écriture. D'autant plus que le texte est construit de telle façon que nous plongeons vraiment dans l'univers de ces deux auteurs immenses. C'est une expérience exceptionnelle pour moi.»

Le jeune comédien a déjà une feuille de route peu courante. On l'a vu jouer en français au cinéma et dans des séries télévisées — il est maître de piste avec Eloïse aussi! — alors qu'il a fait sa place au théâtre surtout en anglais en jouant chez InfiniThéâtre et au Centaur à quelques reprises. Mais le plus intéressant, c'est que le jeune homme est un ancien avocat — il a plaidé jusqu'en 2003! — revenu à cette passion pour le théâtre qu'il a vue s'affirmer au cégep. Il a plongé et peu à peu fait sa place en passant depuis d'un plateau et d'une langue à l'autre.

Il décrit cette rencontre entre Kerouac et Tremblay comme une lente immersion dans l'univers de deux hommes prenant peu à peu conscience de leur héritage commun; un héritage où il est beaucoup question de langue et de bon dieu-series plus que de religion. Ces deux hommes affirment, constamment, leur passion pour l'écriture. Celle des mots aussi, issue au moins un peu du même métier qu'exerçaient leurs pères qu'ils ont, tous deux, vu revenir de l'imprimerie sentant l'encre et le plomb fondu. Au moment de la rencontre, Kerouac n'en a

VOIR PAGE E 3: COMBAT!

CULTURE

Tornade visuelle à la Place des Arts



ODILE TREMBLAY

En sons et lumières, ça tient du jeu vidéo et de l'écran Imax en 3D. À capter sous le regard enfantin qu'on eut jadis — en une autre ère géologique si loin, si proche — à l'heure de découvrir ces technologies pour la toute première fois, poussant des *Oh!* et des *Ah!*. Au théâtre Maisonneuve, le nouvelle production multi tout ce qu'on voudra, *Paradis perdu*, devrait diviser la galerie: manque de contenu, excès de contenant, prouesses visuelles. Alouette! Le show paraît tricoté davantage pour le grand public que pour les familiers de la Place des Arts. Quand même! Quand même! Ils innovent un coup, Dominic Champagne, l'environnementaliste Jean Lemire, le scénographe Michel Crête et leur équipe en plein délire écolo-psychédélique. Par contraste, Robert Lepage rejoint du coup les rangs des conservateurs. C'est dire...

De fait, les cloisons entre les arts ont volé en éclats. Nouvelles technologies en démesure, ap-

port filmique, numéros de cirque, impressionnants bruitages, jeu muet des interprètes aux frontières du mime et de la danse, lumière et projections qui embrassent tout. Ajoutez la belle voix du narrateur aède Pierre Lebeau — écho de son rôle dans *l'Odyssée* au Théâtre du Nouveau Monde — sur un texte souvent poétique, au message écologique à la fois louable et simpliste.

C'est foisonnant, saturé, parfois kétaïne, sur une musique trop «nouvel âge». Oui mais... pareilles prouesses technologiques méritent un coup de chapeau. On le leur donne. Car accrochez-vous, ça démarre!

Nous voilà ébahis, sonnés malgré nous, par-delà le côté gadget de l'entreprise et ses orgies d'effets spéciaux, à la fois irrités et épatés. Penche d'un bord. Penche de l'autre, secoués par ces montages russes. Vient un moment où la question «J'aime ou pas?» ne se pose plus. Ça doit tenir à l'effet de vertige. Les plus méchants diront: à la nausée.

Certains comparent la chose à la superproduction *Avatar* de James Cameron. De fait, les thèmes postapocalyptiques, le message d'une Terre à sauver, les effets spéciaux occupant le premier plan, repoussant interprètes et récit à la marginalité, ont des résonances communes: sous domination technologique. Vent du jour, soit! Quoique en mode tornade.

Quant au message... Ça va mal finir, la Terre se

meurt, l'homme engendre sa propre destruction. Air connu. Le voici martelé, cette fois, sur les planches. Sont-ce des planches, au juste? Plutôt un espace virtuel collé aux technologies et aux obsessions du XXI^e siècle. Sur la scène, au sol, du sable animé par des projections lumineuses. Plusieurs trouvailles au menu: ces délicieux canards qui sortent d'un étang, ce dernier bientôt transformé en rivière rugissante descendue en canot. Le jeu des paravents transparents contribue ici à ajouter une dimension supplémentaire à la scène. L'étreinte des enfants de l'Eden, le scintillement des lucioles, les excellents danseurs-acrobates en jettent, pour le meilleur. Un magnifique arbre de la science du Bien et du Mal, moitié machine, moitié palmier, sublime ce premier jardin du monde. On couperait dans le gras de la jonction de tous les arts. Élaguer un peu ne tuerait personne. Pas toujours subtil, ce concept global. Mais l'équipe a pris des risques en abandonnant les vieux repères stylistiques, au moment de revisiter un mythe universel avec les écrans du jour. Tant de créateurs s'enlisent sur la terre ferme...

Dominic Champagne n'a pas mis en scène le spectacle *Love* sur les Beatles avec le Cirque du Soleil à Las Vegas pour des prunes. Son expérience nourrit l'esthétique de ce show éclaté. L'animation de Frédéric Back *L'homme qui plantait des arbres*, d'après Giono — film fétiche de Champagne —, flotte sur le spectacle comme une ombre omniprésente, avec un rêve d'espoir au bout: des visages à l'écran qui veulent vivre. Plus convenu, le dénouement, je sais, je sais. Peu importe! *Paradis perdu* a

su, dans son éclatement, visuellement surprendre. Gardons nos tomates pour les timorés de ce monde. Ils sont légers.



Un mot pour souligner la sortie récente du DVD de *Lies My Father Told Me*, de Jan Kadar, sur un scénario de Ted Allan (1975), dans sa nouvelle version restaurée. Ne manquez pas de revoir ou de découvrir, c'est selon, ce bijou drôle et émouvant du cinéma canadien, qui recrée le Montréal des années 20, ruelles, balades et montagne, au sein d'une famille juive pauvre collée à ses voisins francophones. L'histoire touchante du jeune garçon, de son merveilleux grand-père orthodoxe et chiffonnier menant son cheval sur nos routes, avait remporté une moisson de prix à l'époque, dont le Golden Globe du meilleur film étranger.

Le coproducteur du film, Harry Gulkin, explique en prime à quel point ce film, appelé à devenir classique, fut long et difficile à financer. Comme quoi rien n'a vraiment changé au royaume du talent méconnu. Il faut voir *Lies My Father Told Me* en version originale anglaise (la française est doublée) pour entendre les bafouilles des francophones qui essaient de s'exprimer tant bien que mal en anglais, alors que personne ne cherche à baragouiner dans leur propre langue. Mais ça, c'est une autre histoire... Nous voici avec un peu d'avance dans le Montréal de Mordecai Richler, charme y compris.

otremblay@ledevoir.com

le groupe de **la veillee**

de HANOKH LEVIN

YEL

Yaacobi et Leidental
Comédie en 30 tableaux et 12 chansons
mise en scène Claude Lemieux
avec KATHLEEN FORTIN MANUEL TADROS
ROC LAFORTUNE et LAURENTE CHAPUT musicien.

Rencontre après spectacle le mercredi 3 février :
«Hanokh Levin et le théâtre juif»
animée par Sonia Sarah Lipsyc,
directrice d'Aléph - Centre d'Études Juives Contemporaines

Le dramaturge israélien possède une plume alerte. Il multiplie les répliques à double sens (...) C'est fin, c'est habile et comique.
Alexandre Vigneault, *La Presse*.

Ce qui est intéressant, c'est de découvrir la voix de ce Hanokh Levin, des phrases courtes, punchées, avec des numéros chantés, c'est très divertissant.
Mélanie Boissonneault, *Desautels, Radio-Canada*.

Une étonnante performance de Kathleen Fortin (...), elle a le beau rôle, le rôle de sa vie, je dirais, celui de la femme forte et voluptueuse que tous les hommes désirent.
Francine Grimaldi, *Samedi et rien d'autre, Radio-Canada*.

du 19 janvier au 13 février

ON JOUE AU [PROSPERO]!
du mardi au samedi à 20 h, mercredi à 19 h
www.laveillee.qc.ca

Billetterie 514 526-6582
Admission 514 790-1245

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
LE DEVOIR
Partenaire de saison Hydro Québec

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE PRÉSENTE

AU CHAMP DE MARS

DU 26 JANVIER AU 6 MARS 2010

Texte Pierre-Michel Tremblay Mise en scène Michel Monty
Avec Josée Deschênes, Justin Laramée, Mathieu Quesnel, Sébastien Rajotte et David Savard

PHOTO: RAÏANE LAPORTE

ALCOA
Télé-Québec
LE DEVOIR
LA LIGORNE
4559, PAPINEAU • 514.523.2246
theatrelaligorne.com
RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou 1.800.361.4595

Les Filles électriques présentent

5^e Festival
Voix d'Amérique
Spoken Word + performance
5-12 février 2010

UNE NOUVELLE SÉRIE: Dans la forêt
À 20h30 à La Sala Rossa - 12\$

Pièges, camouflages, fourtures, bruissements, singularités, indociles.

Lundi 8 février
Dans la forêt 1: Jubilation Noire
Louise Bombardier + Élise Turcotte + Francine Alepin

Mardi 9 février
Dans la forêt 2:
Plus on avance, plus le bois est grand
Caroline Hayeur + Myléna Bergeron
Larissa Coriveau + Marie Davidson + Cynthia Girard
Isabelle Mandallan + Dominique Pétrin

Billetterie: ESPACE GO | 514.845.4890
ADMISSION 514.790.1245 | www.admission.com

www.fva.ca info 514-495-1515 LE DEVOIR

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
3900, RUE SAINT-DENIS
MONTRÉAL
H2W 2M2
@ SHERBROOKE

SUPPLÉMENTAIRES : 7 + 9 + 10 + 11 + 12 + 13 FÉVRIER

LOUISE FORESTIER, JE L'AI VU À LA RADIO
« SYLVIE DRAPEAU [...] EST ABSOLUMENT FULGURANTE DE VÉRITÉ, D'ÉMOTION, D'HUMOUR. [...] JE N'AI JAMAIS VU UNE ACTRICE, ICI, DONNER UNE TELLE PERFORMANCE. »

NATHALIE PETROWSKI, LA PRESSE
« TEXTE ADMIRABLE ET POIGNANT. »

ALEXANDRE VIGNEAULT, LA PRESSE
« DROIT AU CŒUR. »

REBECCA MAKONEN, C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN
« ON EST ESTOMAQUÉ. »

CATHERINE PERRIN, SIX DANS LA CITÉ, RADIO-CANADA
« UNE PIÈCE FORMIDABLE. »

JULIE LAFERRIÈRE, OUVERT LE SAMEDI
« SYLVIE DRAPEAU [...] JOUE CETTE PARTITION À MERVEILLE. »

MÉLANIE BOISSONNAULT, DESAUTELS
« LA PUISSANCE DES MOTS EST MAGNIFIÉE PAR LA MISE EN SCÈNE. »

MARIE LABRECQUE, LE DEVOIR
« UNE INTERPRÉTATION TOUT EN NUANCES ET EN FINESSE. »

CLAUDIA LAROCHELLE, RUE FRONTENAC
« MISE EN SCÈNE SOBRE, INTELLIGENTE ET INTEMPORELLE. »

SYLVAIN MÉNARD, 98,5 FM
« UN GRAND MOMENT DE THÉÂTRE. »

PHILIPPE COUTURE, VOIR
« SYLVIE DRAPEAU Y EST À SON AISE, PRODIGIEUSE, PRÉCISE ET TOUCHANTE. »

DU 12 JANVIER AU 6 FÉVRIER 2010

LA LISTE

DE JENNIFER TREMBLAY ---
LAURÉATE DU PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2008 EN THÉÂTRE

CRÉATION THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

MISE EN SCÈNE MARIE-THÉRÈSE FORTIN --- AVEC SYLVIE DRAPEAU

COLLABORATEURS STÉPHANIE CAPISTRAN-LALONDE, CHARLOTTE FARCET,
JASMINE CATUDAL, ISABELLE LARIVIÈRE, CLAUDE COURNOYER ET NANCY TOBIN ---

WWW.THEATREDAUJOURD'HUI.QC.CA/LISTE 514-282-3900

Hydro Québec LE DEVOIR BANQUE LAURENTIENNE
Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

CULTURE

THÉÂTRE

La preuve par trois

Trois hommes de scène nous parlent de *L'Amour incurable*, parcours initiatique pour trois frères créé par le Théâtre Les Trois Arcs

ALEXANDRE CADIEUX

À la mort de son épouse, un fermier décide d'initier ses trois fils à la vie en les envoyant à l'aventure. La rencontre du benjamin avec une mystérieuse chatte parlante lui permettra de passer à travers les étranges épreuves imposées par le paternel. Exploration artistique sur le deuil, la transmission et la filiation, *L'Amour incurable*, conte pour adultes qui prenait l'affiche cette semaine à l'Espace libre, constitue pour son auteur une œuvre de la maturité.

Conte et récit

On connaît surtout Louis-Dominique Lavigne pour ses pièces destinées aux enfants ou aux adolescents, comme *Les Petits Orteils*, *Glouglou* et *Où est-ce qu'elle est ma gang?*. «Il y a dans *L'Amour incurable* des idées et des procédés que j'avais expérimentés ailleurs, mais dont je n'étais pas entièrement satisfait. J'explore ici des facettes de l'écriture et du théâtre qui ne cessent de me fasciner, comme l'onirisme et l'insolite», explique celui qui a également livré au fil des années plusieurs textes pour adultes, comme *Le Corps comestible* et *Bobby ou le vertige du sens*. Selon Lavigne, on exploite trop peu le fantastique sur nos scènes.

Quels défis représentaient pour le metteur en scène cette chatte douée de la parole et ces mains sans corps qui virevoltent dans l'espace? «La piè-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Le metteur en scène Ghislain Filion, Robert Lalonde et Louis-Dominique Lavigne sur le plateau de *L'Amour incurable*

ce emprunte la structure traditionnelle du conte, ce qui n'est pas sans effet sur la représentation», analyse Ghislain Filion, metteur en scène et directeur artistique des Trois Arcs. «Par exemple, personnages et spectateurs ne sont pas surpris d'y voir surgir des éléments magiques ou féeriques. En fait, comme dans tout récit initiatique, ce ne sont pas les événements qui étonnent, voire bouleversent les protagonistes, mais bien plutôt les nouvelles émotions qu'ils expérimentent, des découvertes qui leur coupent le souffle.»

Filion avoue avoir tenté de faire appel aux nouvelles technologies lors du travail de création avant de réaliser que tout le fantastique de l'œuvre

était déjà tissé dans le récit et qu'il incombait surtout aux acteurs de le livrer sur scène. Robert Lalonde, qui incarne le père, renchérit en ce sens: «Nous sommes tous des conteurs sur scène et l'émotion qui émane de celui qui narre sera toujours plus prenante que n'importe quel gadget ou effet. Chez Shakespeare par exemple, le témoignage du messager restera toujours plus puissant que toutes les reconstitutions de bataille que l'on pourrait tenter de mettre en scène.»

Échapper au formatage

Cette recherche de l'émotion qui jaillit de la parole a nécessité un premier travail de recherche sur les personnages

afin de leur donner de la chair. Peu à peu, l'équipe s'est tournée vers d'autres approches afin de ne pas trop tomber dans le jeu psychologique. «Il y a dans le texte trois lieux différents — la ferme, la croisée des chemins et le château — qui correspondent à autant de rapports différents au temps et au réel, dit Filion. Dans ce contexte, certaines scènes ne peuvent tout simplement pas être jouées sur un ton réaliste, ça ne fonctionne pas.» Selon Lalonde, l'influence de l'Actor's Studio force les interprètes à toujours chercher à comprendre les moindres motivations de leur personnage, alors qu'ici le langage donne déjà saveurs et couleurs aux protagonistes.

«Moi aussi, lorsque j'écris, je marche sur des œufs», confie Lavigne. J'essaie de poétiser les situations tout en évitant de me laisser aller au «poétal», au lyrisme «transcendantal» et complaisant. L'humour et le ludisme deviennent alors des outils pour équilibrer le tout.» Si le dramaturge souhaite aborder des sujets graves tout en ménageant un espace où le spectateur pourra projeter son propre imaginaire et son propre vécu, Lavigne ne cache pas son désir d'émerveiller et de faire sourire le public. «De nos jours, sur nos scènes, ça relève presque de la subversion», rigole-t-il.

À une époque où tout doit être rationalisé et expliqué, *L'Amour incurable* représente, pour les trois créateurs, une occasion plutôt unique d'échapper au formatage et

au prémâché. Si la télévision reste, selon Lavigne, Filion et Lalonde, un outil de démocratisation important, elle n'en bride pas moins sévèrement l'imagination et la créativité de celui qui la regarde.

«Il n'y a plus de place pour l'ambiguïté, le trouble, l'inexpliqué», constate Robert Lalonde, en soutenant que le théâtre est l'une des dernières formes d'art à échapper encore souvent à la tyrannie de la mise en marché pour un public cible.

«Lorsque je termine l'écriture d'un bouquin, mes éditeurs me demandent souvent qui va le lire... Je n'en ai aucune idée!», s'exclame l'acteur et auteur, dont le dernier livre en date, *Un cœur rouge dans la glace*, est sorti chez Boréal en 2009.

Bref, si la forme du conte paraîtra familière, *L'Amour incurable* ne vient pas avec un mode d'emploi et on ne nous y gratifiera pas d'une jolie morale clé en main. Dans notre siècle de prévention, de mises en garde et de statistiques, l'argument de cette nouvelle pièce de Louis-Dominique semble être que rien ne remplace l'expérience directe. L'invitation est lancée.

Collaborateur du Devoir

L'AMOUR INCURABLE

Texte de Louis-Dominique Lavigne mis en scène par Ghislain Filion. Une production du Théâtre Les Trois Arcs présentée à l'Espace libre jusqu'au 13 février.

COMBAT!

SUIITE DE LA PAGE E 2

plus que pour quelques semaines à vivre alors que Tremblay est à l'aube de son œuvre; il n'a pas encore 30 ans et une sorte de conflit-tension prendra naissance entre eux, mettant en relief la solitude du monde dans lequel ils vivent...

Sarah Garton Stanley poursuit: «Cette solitude s'estompera un peu grâce à la rencontre. Une rencontre sans compromis où l'on a parfois l'impression d'être assis autour d'une arène où les échanges sont rudes. D'être au cœur d'une relation maître-élève qui alterne de l'un à l'autre alors que chacun communique ce qui lui est essentiel. Mais à la fin, cela débouche sur une sorte de soulagement. Sur un espoir plutôt, qui tient à la force de la vie intérieure de ces deux hommes qui donneront naissance à des œuvres majeures.»

Ajoutons que Kerouac sera interprété par Alain Goulem, un comédien que l'on connaît déjà puisqu'il était Léopold dans la *Marie-Lou* du Centaur dont on vous parlait plus haut. Une histoire de famille élargie, quoi...

Le Devoir

MICHEL & TI-JEAN

Texte de George Rideout mis en scène par Sarah Garton Stanley. Une production du Centaur Theatre à l'affiche du 2 février au 7 mars.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Sarah Garton Stanley et Vincent Hoss-Desmarais

L'HUMORISTE #1 EN FRANCE!

PRODUCTIONS J, GROUPE SPECTACLES GILLETT et GILBERT COULLIER PRODUCTIONS
présentent



GAD
elmaleh

Papa est en haut

NOUVEAUX BILLETS DISPONIBLES!

CENTRE BELL Vendredi 28 mai

514.790.2525 / 1.877.668.8269 / www.productionsj.com

CULTURE

MÉDIAS

C'est donc ainsi que les hommes meurent

STÉPHANE
BAILLARGEON

Marie-Élise Proulx témoigne au deuxième épisode de *Vivre jusqu'au bout*, une série qui en compte cinq, diffusée la semaine prochaine par Radio-Canada. Mme Proulx était atteinte d'une maladie incurable au moment de l'entrevue. Elle est morte depuis.

«Ca nous replonge au cœur des grandes questions existentielles, dit-elle de sa voix surchargée de sens. On se retourne vers notre intériorité. J'avais déjà une inclination très grande à la vie spirituelle. Ça m'a permis de donner encore plus de temps pour vivre ces beaux moments de prière, de contemplation, de méditation. Mourir, c'est aller vraiment au sens profond de la vie.»

Le réalisateur-intervieweur Mario Proulx (sans lien de parenté) lui demande alors si elle-même a trouvé ce sens. «Sur le coup, quand j'ai eu mon diagnostic de récurrence incurable, j'ai eu l'impression que je n'avais pas vécu, répond Mme Proulx, en retenant ses larmes. Pour moi, ça se résume beaucoup au constat que je n'ai pas assez aimé.»

Ce témoignage touchant a été recueilli spontanément, à la maison Michel Sarrazin de Québec. Avec sa partenaire d'antenne Eugénie Francoeur, Mario Proulx a conduit une soixantaine d'interviews ici et en Europe, rencontré des savants (Luce Des Aulniers,

Serge Bouchard...), des soignants (le Dr Serge Daneault par exemple, spécialisé dans les soins palliatifs), des artistes (Chloé Sainte-Marie, Eric-Emmanuel Schmidt...), des mourants et des personnes endeuillées. Tout cela pour finalement tracer un exceptionnel portrait du rapport de notre société à la mort.

Autrement

Un portrait triste en fait, mais en ce sens que nous ne savons plus accepter ce moment inéluctable, nous le fuyons et nous le repoussons sans cesse. Nous abandonnons les vieux et les mourants à leur sort. Une fois ceux-ci trépassés, il est même possible de les incinérer dans les 24 heures (on parle de «crémation directe») et de repousser un semblant de cérémonie des adieux sur le mode du bien cuit...

«Cette peur et ce dégoût de la mort constituent un peu le point de départ de la série, explique M. Proulx en entrevue téléphonique. Notre société du paraître et de la performance, extrêmement individualiste, oublie la mort et les mourants. Les gens meurent seuls, malades. Les survivants vivent leur deuil seuls. Une mère perd son enfant et on lui dit au bout de deux mois de tourner la page, d'aller au cinéma...»

L'idée de ce nouveau portrait de groupe lui a été fournie par un auditeur qui réagissait à sa précédente série (*Vivre autre-*

ment) sur la santé et les médecines dites complémentaires. Comme dans ce travail précédent, M. Proulx a souhaité mettre l'accent de manière «ouverte» sur des expériences et des réflexions pour mourir autrement dans notre société postreligieuse. «C'est un hymne à la vie. Si on est conscient de sa finitude, on vit mieux, on prend mieux soin de soi et des autres.»

Il a travaillé finement son œuvre radiophonique (le mot n'est vraiment pas trop fort), une série de chevet de plus qui montre par le bel exemple à quoi peut encore servir un réseau d'État quand il vise au plus haut. Au total, il a agencé 650 extraits sonores autour de quelques thèmes forts: les derniers temps de la vie, la peur de mourir, les soins palliatifs et l'euthanasie, le deuil pour les adultes et les enfants, les rites et le sacré au temps de l'athéisme. «Mais ce n'est pas exactement du journalisme, dit celui qui a longtemps pratiqué ce métier. Je ne dénigre pas cette profession. Seulement, l'optique du journaliste est souvent fermée: il part avec une thèse et tente de la défendre. J'essaie de conserver un esprit d'ouverture par rapport aux idées et aux pratiques que je tente de comprendre et d'éclairer.»

Vivre jusqu'au bout sera diffusée cette semaine, du 1^{er} au 5 février, à 13h, à la Première chaîne de Radio-Canada. Un livre publié par Bayard, reproduisant des entretiens choisis, accompagne la grande œuvre, de même qu'un site Internet et une série de conférences dans le cadre des Belles Soirées de l'Université de Montréal.

Et après? Mario Proulx s'attachera bientôt à une série baptisée *Naître autrement*, histoire de boucler la boucle.

Le Devoir

DANSE

Dominique Porte en immersion

CATHERINE LALONDE

Fin de journée et fin de répétition à la Cinquième salle de la Place des Arts. Au sol, taches vivantes sur le plancher blanc, Dominique Porte et ses danseurs s'étirent et discutent du travail encore à faire. La fébrilité est palpable: plus que quelques jours avant *Ulysse, nous et les sirènes*, de la quadragénaire chorégraphe.

C'est quasiment un concert chorégraphique que Dominique Porte prépare. Sa précédente création, *Un homme et une femme*, conçue avec Alain Francoeur autour du *Château de Barbe-Bleue*, de Béla Bartók, avait donné à Porte l'envie de renverser la vapeur. «Au lieu de démarrer autour d'un opéra, je me demandais où l'imaginaire me mènerait si je parlais de la gestuelle, en m'associant à deux compositeurs.» Laurent Maslé et Charles Papisoff, qui ont accompagné la chorégraphe-interprète dans *Plus seule qu'en solo...*, sont du voyage. Papisoff, aux musiques plus écrites, plus mélodiques, et Maslé, aux touches percussives, atmosphériques et électroniques.

Ne cherchez pas Calypso

Aussi sur scène, les chanteuses Isabelle Ligot et Nadine Medawar. Les sirènes du titre? Dominique Porte sourit en revenant sur cet *Ulysse, nous et les sirènes* si narratif pour ses univers abstraits et décomposés. «J'avais envie de partager cette inspiration. D'aller au-delà de cette peur, en danse contemporaine, d'être anecdotique et trop directe.» Mais cet extrait de l'*Odyssée* n'est qu'un germe de réflexion. Ne cherchez pas Calypso, les Lotophages et les Cyclopes. «J'aime la philosophie de la légende d'*Ulysse*: on a tous une âme de voyageur, une envie de chercher un ailleurs, de quitter ce qu'on a pour finalement revenir d'où l'on vient. Et on entend tous des voix...», dit en rigolant l'ex-interprète de Marie Chouinard.

Quatre danseurs, dont Porte elle-même. Autant de retrouvailles, avec Marc Boivin, Victoria May et Heather Mah — qui revient ici à la danse après un hiatus de sept ans. «J'avais envie de travailler avec des gens qui font partie de ma vie, personnellement et professionnellement.» En composant avec des morceaux issus d'improvisations comme avec des pièces de puzzle, Porte propose une pièce à tableaux où le mouvement ne cesse de rebondir. La fluidité, l'angularité et la rapidité de la gestuelle de Porte s'y retrouvent. «J'ai travaillé le solo, même si on est quatre sur scène. Chacun est porteur de son identité et il n'y a pratiquement pas d'union. On réagit l'un à l'autre, avec des moments de fuite, de sus-



MICHAEL ABRIL

Scène tirée d'*Ulysse, nous et les sirènes*

pension. On est en mouvement d'abord seul. Il n'y a pas de censure, c'est chaotique et, en ce sens, c'est une œuvre qui est proche d'une de mes façons de penser.»

Revenir, resurgir

Porte est une des rares chorégraphe qui continue à danser dans ses propres pièces. «Cette fois, j'ai trouvé que ce double emploi limite. Comme chorégraphe, je dois prendre le temps de tout revoir le soir et je n'ai qu'une mémoire vidéo. Ça coupe ma spontanéité, mon côté "je propose de..."», tout en lui donnant déjà une perspective.»

«Ulysse... est très atmosphérique. Planante. Le groove, les actions sur les temps 3, 5 et 8 de la musique font que c'est comme si on était à la fois hors de l'eau et à l'écoute d'une sonde très profonde. En immersion, à l'intérieur des êtres, dans une logique de retour à soi. Et ça ressort, ça resurgit.» Une géographie de corps tirés et repoussés de toutes parts dans l'espace, éclairée par Marc Tétreault, «qui fait de la peinture en lumière».

Sur trois ans, soit le plus long processus de la chorégraphe à ce jour, ralenti par la difficulté du financement, *Ulysse* a pris des allures d'épopée. «J'ai eu le temps de mettre en question ma danse et l'importance de continuer. Je reviens à ça, assembler simplement la lumière, le mouvement, le son. À la nécessité de créer un monde, sans rien de politique ni rien qui dénonce, mais qui invite simplement à se laisser envahir par une poésie, une énergie, une vitalité.»

Collaboratrice du Devoir

ULYSSE, NOUS ET LES SIRÈNES

De Dominique Porte / Système D
À la Place des Arts, du 3 au 6 février

LA MARCHÉ INVISIBLE
ANNIE GAGNON

4, 5 et 6 février 2010 à 19h30
7 février à 16h

Tangente

Billetterie = 514.525.1500
Réseau Admission = 514.790.1245
840, rue Cherrier, Montréal
(métro: Sherbrooke)
www.tangente.qc.ca

photo = Annie Gagnon

Paradis PERDU

UNE ODYSSEE SPECTACULAIRE ET MUSICALE

CRÉATION DE DOMINIC CHAMPAGNE,
JEAN LEMIRE ET DANIEL BÉLANGER

Hydro Québec présente

18-19 et 20 FÉVRIER, 20h
THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

INFO-LUMIÈRE
514 288-9955 • 1 888 477-9955

montrealenlumiere.com

ULYSSE, NOUS ET LES SIRÈNES

DU 3 AU 6 FÉVRIER, 20 H

PAR
SYSTÈME D / DOMINIQUE PORTE

Mouvement, musique *live*, mythologie.

CHORÉGRAPHIE : DOMINIQUE PORTE
DANSEURS : MARC BOIVIN, HEATHER MAH, VICTORIA MAY ET DOMINIQUE PORTE
COMPOSITION MUSICALE : LAURENT MASLÉ ET CHARLES PAPASOFF
CHANTEUSES SUR SCÈNE : NADINE MEDAWAR ET ISABELLE LIGOT (MEZZO-SOPRANO)
ÉCLAIRAGE : MARC TÉTREULT

30 ANS ET MOINS
RABAIS D'ENVIRON **30%**

CINQUIEMESALLE.COM

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

CINQUIÈME SALLE

MEA CULPA
théâtre

26 janvier au 6 février
Espace 4001, 4001 rue Berri

Réservations
514.386.6381

Une liaison pornographique

MISE EN SCÈNE Michel-Maxime Legault / AVEC Émile Beaudry et Amélie Carrier / SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES Julie Emery / LUMIÈRES Josiane Fontaine-Zuchowski
www.meaculpatheatre.org CARTE PREMIÈRES Emploi Québec

LES NOCTAMBULES 4 février, après la représentation
Discussion animée par Marie-Louise Arseneault

HEURE DU CONTE 7 février à 15h
Activité pour les enfants avec Anne Casabonne

Mon corps deviendra froid

TEXTE : ANNE-MARIE OLIVIER MISE EN SCÈNE : STÉPHAN ALLARD
AVEC : SUZANNE CHAMPAGNE, CLAUDE DESPINS, BRIGITTE LAFLEUR, MYRIAM LEBLANC, ROGER LA RUE
Concepteurs : Angelo Barsetti, Julie Deslauriers, Olivier Gaudet-Savard, Sophie Martin, Jean-Frédéric Messier, Sharon Scott, Martin Sirols

25 JANVIER AU 27 FÉVRIER 2010 UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUATZOUS

514 **845-7277** | quatzous.com

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

La première intégrale Beethoven canadienne

CHRISTOPHE HUSS

La première intégrale des symphonies de Beethoven enregistrée au Canada vient de paraître cette semaine. C'est un événement. Forcément?

Le coffret des *Neuf Symphonies* par Jean-Philippe Tremblay mérite plus que l'étiquette «Canada de fantaisie», qui veut si bien ne rien dire et s'appliquer à n'importe quoi. On a là un éditeur québécois, un orchestre pancanadien, un chef québécois, capés au Palais Montcalm de Québec! Pour mesurer l'ampleur du symbole, on remarquera que la France ne peut mettre en avant qu'un seul coffret équivalent dans toute l'histoire du disque: l'intégrale d'Alain Lombard avec l'Orchestre de Bordeaux-Aquitaine.

Objet musical de fierté nationale, donc. C'est là que s'ouvre le débat: a-t-il été conçu et réalisé comme tel?

Se battre contre l'oubli

Les 15 et 16 juin 1928, à Berlin, un chef très prometteur, engagé par la compagnie Odéon, grave l'un des premiers enregistrements de la 5^e Symphonie de Beethoven. Eugen Szenkar — c'est son nom — n'aura pas de chance: au moment où son enregistrement sortira, le marché aura été écümé par Polydor, qui affiche Richard Strauss et



Furtwängler dans la même œuvre. Szenkar sera traumatisé, non par l'insuccès commercial, mais par les contraintes de l'enregistrement et les limites du 78 tours: «Je ne ferai plus jamais de conserve: les gens n'ont qu'à venir à mes concerts.» Juif, il quittera l'Allemagne en 1933 et sera contraint à l'exil au Brésil, avant de revenir au pays dans les années 50. Est-ce l'un des grands chefs du XX^e siècle qui est tombé dans l'oubli en rejetant le disque?

Jean-Philippe Tremblay adopte la démarche inverse. «Le disque est un outil de diffusion qui nous permet d'avoir une visibilité. Les CD Bruckner nous ont valu des invitations en Europe», dit-il au *Devoir*.

Cette considération permet d'éviter de comparer — cruellement — un objet qui «documente l'éché passé» (les mots sont du chef) et un testament artistique, qu'il soit signé Barenboïm,

Böhm, Gielen, Järvi, Karajan, Masur ou Vänskä.

L'intégrale Tremblay a été captée en concert avec trois heures pour corriger certains passages. Pour Jean-Philippe Tremblay, le mot d'ordre est «énergie», et il espère que ces CD transmettront l'ambiance électrique des concerts.

Perspective

De ce point de vue, le chef a gagné son pari. Son Orchestre de la Francophonie canadienne, devenu Orchestre de la Francophonie entre l'enregistrement et la parution des CD (il va intégrer Suisses, Belges et Français l'été prochain), se bat avec ardeur et, oui, les CD sont les photographies de concerts «énergiques».

L'approche de Tremblay est dans l'air du temps: tempos nerveux et, surtout, dosage d'effets sonores par la présence ou l'absence de vibrato. On l'entend bien dans l'*Héroïque* ou dans la *Neuvième*, avec quelques excès dans l'utilisation des sonorités frigides de non vibrato.

Situer cette intégrale dans la discographie? Impossible: c'est comparer une photo de Yann Arthus-Bertrand et les clichés de vacances du cousin Hubert! Je suis pleinement d'accord avec Pierre Boulez: l'enregistrement de concerts (aussi peu retouchés que ceux-ci) est un outil pervers de reproduction d'er-

reurs à l'infini. Savoir à l'avance, lors d'une réaudition, que la clarinette va craquer telle note ou qu'Étienne Dupuis va foirer l'intonation dans son introduction de la *Neuvième* ne m'intéresse pas. Le disque Polaroid délibéré, ce n'est pas ma tasse de thé.

C'est au chef, à l'orchestre et à l'éditeur de juger. Si ce coffret leur rapporte des contrats, tant mieux. Le vent tournera lorsque, en majorité, les mêmes décideurs se demanderont comment on peut laisser passer tant d'erreurs. L'auditeur lambda n'est pas censé savoir que Jean-Philippe Tremblay est «avec grande humilité» conscient des limites. Il peut très bien s'imaginer qu'il n'a pas entendu tous ces petits accidents et qu'il est donc incompetent. L'*instantané sympa* est une arme à double tranchant dont les risques n'ont peut-être pas été mesurés.



Le Devoir Jean-Philippe Tremblay

JACQUES ROBERT

quatuor molinari

Concert des Lauréats
4^e Concours de composition

Zhenzhen Zhang : H₂O
DaeSeob Han : Bi-serial light-sound
David Philip Hefti : In(ter)ventions
Snezana Nesic : Running Thoughts

Vendredi 29 janvier 20h

Conservatoire de musique de Montréal
4750, avenue Henri-Julien (métro Mont-Royal) Montréal
Billets à l'entrée \$25 - \$20 - \$10
Infos : 514-527-5515 www.quatuormolinari.qc.ca

Salle André-Mathieu PRÉSENTE

Clemence

50 ans de métier...
ça s'raconte!

Entrevue-rencontre animée par Danielle Bombardier

11 FÉVRIER | AU THÉÂTRE MARCELLIN-CHAMPAGNAT
450.667.2040 | www.salleandremathieu.com

CONSERVATOIRE
de musique et d'art dramatique du Québec
www.conservatoire.gouv.qc.ca

PRENEZ VOTRE ENVOL
aspirez à une grande carrière artistique

DEMANDES D'ADMISSION date limite
1^{er} MARS 2010

un réseau de neuf écoles au Québec

Hydro Québec présente LES ARTS Financière Sun Life

FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE
18 AU 28 FÉVRIER 2010
11^e ÉDITION

LE FESTIVAL COMMENCE DANS MOINS DE 3 SEMAINES!
PLUS DE 90 SPECTACLES

MÍSIA
LA DIVA DU FADO!
18-19 FÉVRIER, 20h • Cinquième Salle, PdA Spectacle d'ouverture

12 HOMMES RAPAILLÉS EN SPECTACLE
Avec de nouvelles chansons du 2^e album à paraître à l'automne!
JEUDI 25 FÉVRIER, 20h • Salle Wilfrid-Pelletier, PdA

AGNÈS JAOUJ
Dans mon pays
25 AU 27 FÉVRIER, 20h • Cinquième Salle, PdA

ORQUESTRA BUENA VISTA SOCIAL CLUB & VIRGINIA RODRIGUES
LA CHANTEUSE ÉTOILE DE BAHIA ENFIN DE RETOUR APRÈS 10 ANS!
Vendredi 26 FÉVRIER, 20h • Salle Wilfrid-Pelletier, PdA

montrealenlumiere.com BILLETS PLACE DES ARTS 514 842-2112 • 1 866 842-2112

Info-Lumière 514 288-9955 • 1 888 477-9955

POUR TOUT CONNAÎTRE DE NOS CONCERTS EN PRÉSENTE ET DE NOS EXCLUSIVITÉS, INSCRIVEZ-VOUS À L'INFOLETTRE DU FESTIVAL montrealenlumiere.com/infocetres

CULTURE

JAZZ

Nick Ayoub et les anciens

SERGE TRUFFAUT

C'est une histoire d'anciens qui, dans les années 50 comme dans celles antérieures à l'Expo 67, jouaient tous les soirs parce que mille et un lieux dédiés au jazz existaient. Ils s'appelaient Art Roberts, piano, Émile dit Cisco Normand, batteur, Al Penfold, trompette, et Michel Donato, contrebasse. À leur époque, leur maître éclairateur se nommait Nick Ayoub, saxophoniste d'ascendance libanaise né à Trois-Rivières.

À l'initiative de ce dernier, Roberts et compagnie ont investi le studio RCA Victor en 1964. On mentionne cela parce que l'endroit en question, enclavé entre l'autoroute Ville-Marie et la frontière nord-ouest du quartier Saint-Henri, est tou-



les environs de San Francisco et de Los Angeles. C'est peut-être parce que la sonorité d'Ayoub au saxophone est comme un écho à celle défendue par Richie Kamuca lorsqu'il était membre du groupe dirigé par le batteur Shelly Manne. C'est peut-être également parce que le jeu de Penfold à la trompette est lui un écho à celui de Joe Gordon, trompettiste du Pacifique. Le résultat est délectable,

La réédition de *The Montreal Scene* est délectable, mais elle a ceci de retors qu'elle aiguise la nostalgie d'une époque, de musiciens, d'un style aujourd'hui disparus

jours prisé par les musiciens de jazz, comme ceux du World Saxophone Quartet. À cause de quoi? Les murs en bois de rose.

En 1964, ils faisaient donc face à une console de son. Ils ont décliné leurs compositions, toutes originales, toutes arrangées par eux en général et Ayoub en particulier. L'album ensuite publié fut baptisé *The Montreal Scene*. La réédition qu'on nous propose aujourd'hui a conservé, fort heureusement, le nom choisi à l'époque. On insiste sur cet aspect du sujet parce que cette production fut fort bien nommée: *The Montreal Scene*.

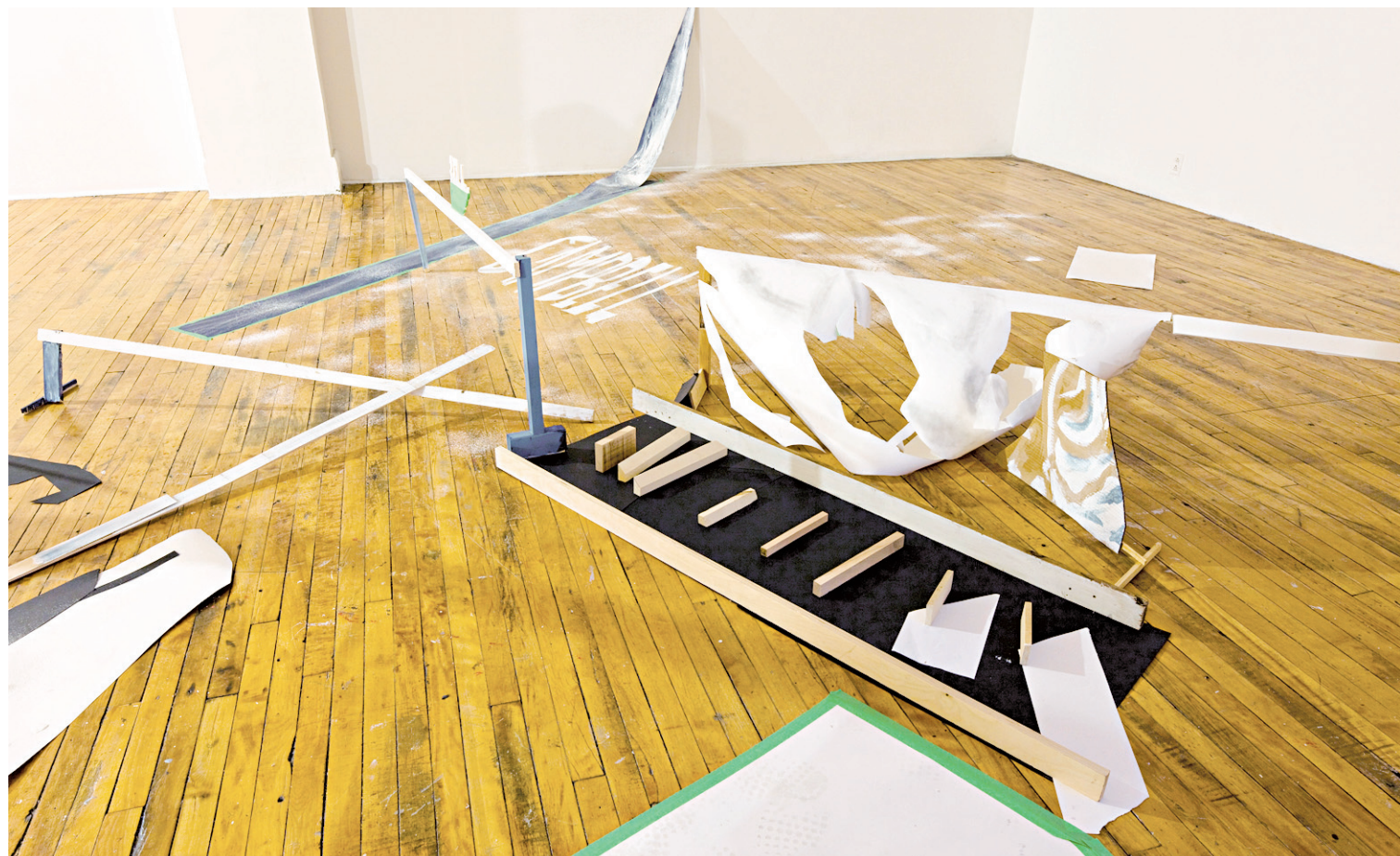
Cette formation, on l'a peut-être oublié, était emblématique du jazz qui coulait dans les boîtes de Montréal avant que le raz-de-marée du rock-pop-machin-truc psychédélique ne la lamine. Oui, Ayoub, Roberts, Penfold, Donato et Normand résumait la version locale du genre. Ils le symbolisent. Ils le portent.

L'esthétique musicale qu'ils défendaient n'est pas sans rappeler celle qui avait cours de l'autre côté du continent, dans

mais... Mais il a ceci de retors qu'il aiguise la nostalgie d'une époque, de musiciens, d'un style aujourd'hui disparus. Savoir qu'on pouvait voir et entendre, y compris dans les années 70, Cisco Normand, Art Roberts et Donato et que ce n'est plus le cas, c'est pas jojo. Pour cette raison, ce *Montreal Scene* paru sur étiquette Ear This! est indispensable.

La fin de semaine prochaine, l'Upstairs propose une grande affiche: complice habituel des aventures de John Zorn sans oublier celles qu'il mène avec d'autres, le violoniste Mark Feldman a été invité par la pianiste Marianne Trudel. Virtuose de l'instrument, Feldman a ceci de singulier: quoi qu'il fasse, il ne laisse personne indifférent. Le contrebassiste Peter Herbert viendra également de New York, alors que Michel Lambert sera à la batterie. Prix du billet: 16 \$ ou 18 \$. Les 5 et 6 février à 19h30 et à 22h30.

Le Devoir



Une vue de l'exposition de Steve Lyons

PHOTOS GUY L'HEUREUX

EXPOSITIONS

Faut le voir pour le croire

LOCH NESS

Steve Lyons
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
Montréal, espace 314.
Jusqu'au 13 février 2010

MARIE-ÈVE CHARRON

Un vent semble avoir soufflé au centre Skol. Des morceaux épars jonchent le sol, des débris, semble-t-il, de carton, de bois, et de la poussière. Ce fatras, le visiteur le comprendra assez vite, n'a toutefois rien d'improvisé. L'artiste, Steve Lyons, fournit en effet l'outil permettant de faire du ménage avec ce désordre. Et ce n'est pas un balai.

Tous les morceaux de ce chantier de fortune tiennent ensemble lorsqu'ils sont aperçus depuis l'objectif d'une caméra vidéo montée sur un trépied dans l'espace d'exposition. De ce point de vue, les morceaux se mettent en ordre pour faire apparaître une image qui, grâce à la vidéo en circuit fermé, est aussi visible en temps réel dans un téléviseur placé non loin de là.

Cette image est une reconstitution, installative et électronique, d'une photographie en noir et blanc, puisée par l'artiste dans un ouvrage, montrant une plateforme d'observation du Loch Ness Investigation Bureau Headquarters. Le choix de l'image n'est pas dénué de sens. Le document dévoile l'arsenal mis en place dans les années 1960 par des pseudo-scientifiques afin de faire la preuve, par la prise photographique, de cette bête mythique qu'est le Loch Ness.

Plonger dans le leurre

La quête du monstre semble aujourd'hui bien farfelue. Si Lyons cible cette image, c'est

pour montrer une pratique où la photographie joue le rôle de preuve, attestant de ce qui a pu se passer et de ce qui existe. Ce faisant, l'artiste met en place les éléments d'une réflexion autour du statut de l'image photographique et de sa prétendue véracité. Il n'est pas le premier à le faire.

Rappelons, par exemple, la fiction zoologique que l'artiste catalan Joan Fontcuberta avait élaborée en 1988. Le projet *Fauna Secret* présentait les travaux d'un certain chercheur qui aurait répertorié des espèces inconnues, avec croquis, enregistrements sonores et, bien sûr, photographies à l'appui. Tous ces indices étaient pourtant le fruit d'habiles manipulations par l'artiste, qui brouillait ainsi le vrai et le faux.

Steve Lyons, lui, s'efforce de créer les conditions pour, à la fois, plonger le spectateur dans le leurre et lui permettre ensuite

d'avoir une distance pour en faire la critique. En effet, l'image reconstituée que le téléviseur montre dans sa plénitude lisse ne peut jamais être aperçue isolément. Dans le champ de vision, il y aura toujours le chantier de débris au sol et le dispositif de caméra vidéo qui en permet la capture visuelle à partir d'un point de vue unique et idéal. Ainsi, l'image, si parfaite, est toujours présentée avec le réel informe qui l'a générée. Les deux, par ailleurs, sont bien difficiles à lier ensemble mentalement. Le relais de la caméra est nécessaire.

De ce fait, l'artiste montre la part construite, fabriquée, de l'image, dont on ne peut parfois soupçonner les artifices. Nul doute que c'est dans cette perspective aussi que l'artiste a conçu l'installation, plutôt que dans le secret de l'atelier, au vu des visiteurs, dans la galerie lors de la première semaine d'expo-

sition. La dimension performative du projet, qui rend compte du processus, est maintenue par la suite dans la mesure où l'image électronique est diffusée en temps réel. Éteindre la caméra vidéo entraînerait l'évanouissement de l'image. Le dispositif li-gote ainsi le résultat iconique à son référent de fortune et à son contexte de production.

Il n'est pas dénué d'intérêt d'apprendre que l'artiste, dont on voit pour la première fois le travail à Montréal, a auparavant exploité le même dispositif, mais pour reconstituer des images d'œuvres de la fin des années 1960 et du début des années 1970, par exemple de Bruce Nauman et de Robert Smithson. Cette époque, et ce n'est sans doute pas une coïncidence, donnait à voir les premières expérimentations avec la vidéo en circuit fermé (Nauman) et accordait de plus en plus une place stratégique à la photographie, parce que les œuvres étaient éphémères, processuelles ou refusaient de se limiter à un seul objet fini.

Aussi, à revoir le parcours encore jeune de l'artiste, son travail ne semble pas seulement conduire une réflexion sur le statut de l'image photographique, de ses usages scientifiques et de la croyance fondée sur la vision. Il revient aussi sur la place de la photographie qui entoure les pratiques artistiques pour les documenter. Dans la démarche de Lyons, c'est le document qui précède la création et qui se voit examiné. L'approche est ingénieuse; les résultats, convaincants.

Malgré le dévoilement du procédé auquel ce texte a dû se livrer, la visite de l'exposition s'impose, parce que, disons, il faut le voir pour le croire.

Collaboratrice du Devoir



Tous les morceaux de ce chantier de fortune tiennent ensemble lorsqu'ils sont aperçus depuis l'objectif d'une caméra vidéo montée sur un trépied dans l'espace d'exposition.

LA COMMUNAUTÉ ARMÉNIENNE DE SOURP HAGOP
et
VIVAVOCE
Présentent
La musique de
KOMITAS
Compositeur arménien
Sous le haut patronage de
Mme Christine St-Pierre
Ministre de la Culture, des Communications
et de la Condition féminine
L'orchestre de chambre et l'ensemble choral **VivaVoce**
dirigés par **Peter Schubert**
À l'occasion, nouvelle œuvre dédiée à Komitas de
Petros Shoujounian
Le dimanche, 7 février 2010, à 19h00
Christ Church Cathedral (1444 avenue Union, Montréal)
Billets 25,00 \$ — Réservations: 514-331-5445, poste 202

Hydro Québec présente
LA SÉRIE TOPAZE
les séries Pro Musica 2009-2010
Les dimanches après-midi
Cinquième Salle de la Place des Arts
Dimanche, le 7 février 2010, 15h 30
ANNÉ-MARIE DUBOIS, PIANO
Dimanche, le 28 mars 2010, 15h 30
LAURENCE KAYALEH, VIOLON
PAUL STEWART, PIANO
Dimanche, le 18 avril 2010, 15h 30
QUATUOR MADE IN CANADA
PIANO ET CORDES
De la grande musique pour petits et grands!
Abonnement Série Topaze (taxes et frais en sus)
60\$ • 30\$ (étudiants) • gratuit (enfants)*
*Gratuit pour enfant de 11 ans ou moins accompagné d'un adulte payant
www.promusica.qc.ca - Tél. 514-845-0532

le NEM
saison 2009-2010
Nouvel Ensemble Moderne
Sous la direction de Lorraine Vaillancourt
MERCREDI
10 FÉVRIER 2010
CONCERT DES SOLISTES
CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PÂTEUR
PIANO JACQUES DROUIN & LORRAINE VAILLANCOURT
GYÖRGY KURTÁG (HONGRIE) JÁTEKOK
INFO www.lenem.ca
514-343-5636
CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PÂTEUR RÉGULIER 15 \$ / ÉLÉVANTS ET ÂGÉS 10 \$
100, RUE SHERBROOKE EST, MONTRÉAL BILLETTERIE SUR PLACE OU SUR LE RÉSEAU ADMISSION 514-700-1245
(MÉTRO: SHERBROOKE OU SAINT-LAURENT)

Hydro Québec PRÉSENTE
Pro Musica 2009-2010
3 DIVAS
www.promusica3divas.com
LUNDI, 1^{ER} FÉVRIER 2010 À 19 H 30
au Théâtre Maisonneuve
CHLOË HANSLIP, violon
du Royaume-Uni
« Impossible de pointer quoi que ce soit de négatif. Elle est impeccable. »
(The Strad)
• Beethoven, Sonate n° 5 en fa majeur, op. 24, dite « Le printemps »
• Szymanowski-Paganini, 3 Caprices pour violon et piano, op.40
• Chausson, Poème op. 25
• Brahms, Sonate pour violon et piano n° 3 en ré mineur, op.108
www.promusica.qc.ca | Tél. 514.845.0532
BILLETTERIE
laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112
40 \$, 35 \$, 20 \$ (étudiants) TAXES ET FRAIS EN SUS

DE VISU

Les espaces parlants d'April

Entre le récit autobiographique et le reportage documentaire, l'art de Raymonde April s'éclate. Plus que jamais. Une dispersion finement mise en scène.

ÉQUIVALENCES 1-4

Raymonde April
Les Territoires (372, rue Sainte-Catherine Ouest) jusqu'au 6 février; galerie Donald Browne (372, rue Sainte-Catherine Ouest) jusqu'au 13 février; Occurrence (5277, avenue du Parc) jusqu'au 13 mars.

JÉRÔME DELGADO

La photographie parle et, dans le cas de Raymonde April, les mots ne viennent jamais seuls. Si son vocabulaire repose sur une riche collection d'images, abondantes, variées et de sources différentes, son phrasé se compose, lui, de points, de virgules, de points-virgules, peut-être même de parenthèses et de longs tirets. En plus de le confirmer, le petit événement, en ce début d'année autour de la lauréate du prix Bordeas 2003 (trois expositions simultanées chapeautées du même intitulé, *Équivalences*), fait suavement plaisir.

Un pré avec son bétail n'est pas qu'un paysage, puisqu'il est précédé d'une vue, plus intimiste, d'un atelier de photographe. Suit un bâtiment en construction. Puis, plus loin, un gros plan sur un visage, yeux fermés. Et ainsi, sous cette diction éclatée, mais soignée, Raymonde April nous entraîne dans un monde bien à elle, à la fois poétique et réel, plein de métaphores et de quiproquos.

La logique de tout ça, ce propos ouvert et libre d'interprétation, passe par l'association des images. Sur ce qui se trouve entre elles, autant, sinon plus, que sur leur propre contenu. On est donc invités à les lire et à les relire, dans un incessant va-et-vient qui enrichit et bouscule nos premières impressions.

Le projet *Équivalences* est une initiative du centre Occurrence. Dans le cadre de son vingtième anniversaire, il a invité Eduardo Ralickas, commissaire indépendant, à monter une expo de son choix. Il s'est tourné vers Raymonde April et son impressionnante collecte de photos. Deux mois d'échanges les ont amenés à ce vaste chantier en quatre chapitres, dont la plupart des



RAYMONDE APRIL

Équivalences repose sur une idée toute simple: les images prennent sens dans leur mise en contexte, dans la configuration spatiale, scénique, qu'impose une exposition.

mots-images qui le composent sont inédits.

Commentaire sur la mémoire

Équivalences repose sur une idée toute simple — et bien «aprilienne»: les images prennent sens dans leur mise en contexte, dans la configuration spatiale, scénique, qu'impose une exposition. C'est un théâtre en deux dimensions et les actes écrits par l'artiste enchaînent esprit documentaire et vie intime, campagne québécoise et Chine urbaine.

Les trois séries photos et la suite vidéo sont «le fruit, écrit Ralickas, d'un dialogue sur la question du langage». Dans sa démarche, April, poursuit-il, «compose des énoncés imagiers [...] à l'aide d'une grammaire visuelle». Forme, couleur, dimension, disposition, séquence sont les paramètres qui permettent

aux murs de s'exprimer.

Le duo aurait pu se limiter à un lieu. Le propos n'aurait pas été différent, surtout si l'on considère qu'une expo Raymonde April prend toujours racine dans la disparité. Mais c'est justement cette plus grande dispersion qui fait l'originalité du projet. La dispersion est grande, pas la disparité.

Les quatre séquences d'images (fixes ou en mouvement) sont autonomes, mais similaires, voire répétitives. Il n'y a que l'enrobage qui change: images encadrées (prêtes à vendre?) au Belgo, chez Donald Browne et aux Territoires, directement sur les murs à Occurrence. C'est aussi là, dans le sous-sol du centre établi depuis un an

dans le Mile-End, qu'est projetée la vidéo *Équivalences 4*, dont le son est le grand trait distinctif.

La répétition des univers exposés pose des questions difficiles. On chérit les icônes, mais une image vaut-elle vraiment

plus qu'une autre? Confronté à son rôle de consommateur affamé, le visiteur se demandera, lui, s'il ne s'est pas pris au piège de l'appât événementiel. La mémoire trouble davantage qu'elle ne sert. Passer d'un lieu à l'autre finit par donner une impression de déjà-vu. L'originalité est-elle obligation?

Deux corpus de photos se démarquent parmi tous ceux utilisés. Il ne faut pas s'étonner si ceux-là, un reportage presque touristique en Chine et un autre dans une chambre noire photo (ce n'est pas celle d'April), sont parmi les plus récents. Parce qu'il y a aussi des images plus vieilles, des classiques à l'auteure, comme ces réunions entre amis qu'elle photographie et qui ponctuent sa vie.

La visite dans ce laboratoire photo, cette réalité en voie d'extinction, apparaît, sinon, comme emblématique à la signature April. C'est qu'elle semble avoir été attirée par le décor des lieux, une scénographie dont seul l'auteur, anonyme, connaît la clé et savoure l'esthétique. Il y a une foule de sujets, tous genres confondus (de l'image carte postale au nu de studio), sorte de mise en abyme à *Équivalences*. Car ce qu'April et Ralickas signent, c'est un commentaire sur la mémoire visuelle, les archives de photos et notre recherche à leur donner un sens. Ce photographe anonyme, tout comme un Yan Giguère ou une Josée Pedneault qui travaillent dans le même esprit, leur sera certainement reconnaissant.

Collaborateur du Devoir

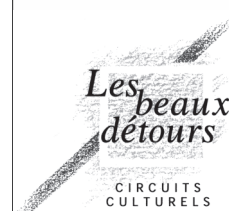
GALERIE WALTER KLINKHOFF

AU SERVICE DES COLLECTIONNEURS DEPUIS PLUS DE 50 ANS

1200, rue Sherbrooke Ouest, Montréal (Québec) H3A 1H6 | 514.288.7306
www.klinkhoff.com

Nous vendons des tableaux de qualité

Nous vous invitons à nous consulter, en toute confidentialité, à info@klinkhoff.com



MONTREAL - Lancement de la saison
7 mars

QUÉBEC - Haute couture et Design
27 mars

NEW YORK - **COMPLET**
23-24-25 avril

NEW YORK
29-30 avril - 1^{er} mai
Quelques places disponibles!

Le Vaisseau fantôme au Metropolitan Opera
Tour de ville et trois visites de musées

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont



MAINTENANT OU JAMAIS : DERNIÈRE SEMAINE !

Avant qu'elle ne reparte, venez admirer *La dame de Shalott*, présentée pour la première fois en Amérique du Nord.

Nocturnes les mercredis (à moitié prix),
jeudis et vendredis soirs jusqu'à 21 h

Gratuit pour les enfants de 12 ans et moins*

*Accompagnés d'un adulte. Non applicable aux groupes.

Horaires des visites commentées disponible
sur mbam.qc.ca/waterhouse

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL
Pavillon Jean-Noël Desmarais
mbam.qc.ca | 514-285-2000

Jusqu'au 7 février 2010

AIR CANADA

CETTE EXPOSITION EST ORGANISÉE PAR LE GRONINGER MUSEUM, AUX PAYS-BAS, AVEC LA COLLABORATION DE LA ROYAL ACADEMY OF ARTS, À LONDRES, ET DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL.
J. W. Waterhouse (1849-1917), *La dame de Shalott* (détail), 1888. Londres, Tate, don de Sir Henry Tate, 1894. Photo © Tate, Londres 2009



CINÉMA

Jean Dujardin dans le rôle-titre de *Lucky Luke*

SOURCE TVA FILMS

Carrément à l'ouest

LUCKY LUKE

Réalisation: James Huth. Scénario: James Huth, Jean Dujardin, Sonja Shillito, d'après Morris et Goscinny. Avec Jean Dujardin, Sylvie Testud, Daniel Prevost, Melvil Poupaud, Jean-François Balmer. Image: Stéphane Le Parc. Montage: Antoine Vairelle, Frédéric Olszak. Musique: Bruno Coulais. France, 2009, 104 min.

ANDRÉ LAVOIE

Ce n'est pas la première fois que Lucky Luke prend forme humaine puisque Terence Hill (dans un navet signé de sa main en 1991) et l'acteur allemand Till Schweiger (en 2003, dans *Les Dalton* de Philippe Haim) ont précédé Jean Dujardin et enfilé les jeans très serrés de ce personnage de bande dessinée imaginé par Morris et Goscinny. La vedette d'*OSS 117*

tire cette fois plus vite que son ombre grâce à la complicité du cinéaste James Huth, qui a largement contribué à la popularité de l'acteur en portant à l'écran un de ses personnages les plus stupides, Brice de Nice. Dans ma mémoire encombrée de cinéphile, j'en garde un souvenir tiède.

La chose risque de se reproduire avec ce western sentant fort le fric, noyé dans la poussière (de l'Argentine) et multipliant les cabriolets numériques. Tout cela sans compter une distribution de haut niveau où les acteurs chevronnés (Jean-François Balmer) et les stars montantes (Sylvie Testud en Calamity Jane et Melvil Poupaud sous le chapeau de Jesse James) se tiennent tout près de Jean Dujardin, à la fois séducteur et cabotin, donc pas très loin de son aura cinématographique habituelle.

Que les admirateurs de la bande dessinée soient prévenus: les frères Dalton n'ont pas droit de cité dans cette fantaisie conçue autour du héros depuis quelques années sans cigarette, ajoutant à ses aventures une touche psychanalytique qui risque d'ennuyer tout le monde, y compris les freudiens. Car Lucky Luke version Dujardin est chargé de faire le ménage de son village natal, Daisy Town, mais ce retour aux sources provoque de multiples retours dans le temps, à cette époque où le justicier solitaire était d'abord orphelin, ayant vu ses parents mourir sous ses yeux.

Ce traumatisme revient comme un leitmotiv, illustrant le caractère pacifiste du héros (il tire souvent, mais ne tue jamais), et surtout embourbe un récit rarement captivant, dilué

sous une tonne de gags qui parfois visent juste alors que d'autres ratent leur cible. A ce chapitre, la conclusion de cette aventure, aux allures d'extravagance fellinienne, aura fini d'user la patience des admirateurs les plus serviles.

Nous avons sous les yeux une belle mécanique, imposante par son opulence, riche en détails graphiques d'une virtuosité irréprochable, mais à la pertinence bien relative, sans compter la récurrence de blagues qui ne faisaient pas beaucoup rire la première fois (Jesse James récitant Shakespeare, ça devient plus prétentieux qu'amusant). Bref, comme disent les ados français, Lucky Luke «est à l'ouest», carrément à l'ouest. Donc un peu dans le champ...

Collaborateur du Devoir

Le Lucky Luke de James Huth

ODILE TREMBLAY

Porter Lucky Luke à l'écran était une entreprise casse-gueule et le résultat peut laisser dubitatif. Mais derrière le film avec acteurs (dont Jean Dujardin en cow-boy qui tire plus vite que son ombre) se profile un réalisateur qui confie avoir grandi avec le Lucky Luke de Goscinny et Morris, les frères Dalton, le cheval Jolly Jumper, en plus d'avoir fantasmé sur le Far West mythique, peuplé de hors-la-loi, de justiciers, de filles de joie et de vautours en attente de cadavres frais troués de balles...

«Quand on m'a proposé d'adapter Lucky Luke — lire notre critique ci-contre —, ce western américain très français, je retrouvais un rêve d'enfant, dit-il. Ce personnage du héros romantique ténébreux, solitaire, condamné à marcher vers le soleil couchant, m'inspirait. Dujardin aussi était un fan de Lucky Luke. Sans lui, je n'aurais pas plongé. Il a tout du personnage, même son romantisme.»

James Huth, cinéaste français derrière l'énorme succès public *Brice de Nice* donnant la vedette à Jean Dujardin, retrouve, à la suite de l'échec de *Hellphone*, son comédien fétiche dans ce *Lucky Luke*, cher à leurs cœurs. Dix-neuf ans après l'adaptation de Terence Hill, marchant aussi sur les traces de quelques dessins animés, Huth a décidé, non pas d'adapter un album, mais d'écrire une histoire originale à six mains avec Dujardin et Sonja Shillito.

«En créant un scénario, on pouvait prendre l'âme d'une œuvre et lui apporter la vie sur support cinéma. Des questions nous taraudaient: «Pourquoi s'appelle-t-il Lucky Luke? Pourquoi est-ce qu'il ne tue personne? Qui sont ses parents? Asexué dans les bédés, pourquoi n'aurait-il pas une aventure dans le film?»» Ainsi fut fait avec le personnage de Belle (Alexandra Lamy), la danseuse de cabaret, traîtresse sirène qui envoûte le héros.

Le cinéaste avait envie aussi de greffer de vraies figures du Far West, dont certaines déjà parfois

esquissées dans les bédés: Billy the Kid (Michaël Youn), Jesse James (Melvil Poupaud), Calamity Jane (Sylvie Testud), etc., sont de la partie. «En abordant les thèmes de la vengeance, des secrets de famille, on pouvait élargir l'univers de Lucky Luke. Mais il faut sacrifier aussi des personnages, précise James Huth. Exit les frères Dalton; ils auraient pris trop de place à quatre. On a préféré également accorder de l'importance au cheval Jolly Jumper plutôt qu'au chien Rantanplan, le plus bête du Far West.»

Signe des temps, Luke ne fume plus. Où s'en va le monde? «J'ai cherché à créer un équilibre entre les matériaux d'époque et l'esthétique bédé, ajoute le cinéaste. Le costume de Lucky Luke constituait un point capital. Il fallait créer des équilibres. En lui offrant un chapeau capeline, la mère de Jean Dujardin cessait d'être ridicule.»

Le film fut tourné en Argentine, entre le nord et le centre, près de la Cordillère des Andes. «Je ne parlais pas le castillan, déplore James Huth. Au bout de cinq jours à tenter d'apprendre le b.a.ba, baragouinant sans que personne ne saisisse rien, je me suis aperçu que tout le monde s'arrangeait très bien de toute façon. La parole n'est pas toujours indispensable...»

Malgré certaines trouvailles visuelles, le film, au scénario alambiqué, fut assez fraîchement reçu par la critique en France, tout en rejoignant un public: plus 1,2 million d'entrées. «Anne Goscinny [la fille de l'auteur, René Goscinny] nous a dit que son père aurait adoré le film, parce qu'on reste dans un univers de bédé», assure le cinéaste.

Le Devoir

Odile Tremblay a réalisé cette entrevue à Paris à l'invitation des Rendez-vous d'Unifrance.

L'année Cluzet

LE DERNIER POUR LA ROUTE

De Philippe Godeau. Avec François Cluzet, Mélanie Thierry, Michel Vuillermoz, Eric Naggar, Lionel Astier, Raphaëlle Goupilleau. Scénario: Philippe Godeau, Anne De Sacy, d'après le livre d'Hervé Chabalier. Image: Jean-Marc Fabre. Montage: Thierry Derocles. Musique: Jean-Louis Aubert. France, 2009, 107 minutes.

MARTIN BILODEAU

À première vue, *Le dernier pour la route* ressemble à un film d'intervention, spécialité française mêlant les codes du documentaire social et ceux de la fiction, dont le plus récent exemple serait l'excellent *Les Bureaux de Dieu* de Claire Simon. Or ce premier long métrage du producteur Philippe Godeau (*L'homme de sa vie*, *Les Sœurs fâchées*), presque entièrement campé dans un centre de désintoxication rural, prend rapidement ses distances de ce modèle. Par l'intelligence d'un scénario qui carbure aux microévénements. Et d'une caméra qui n'intervient pas comme un témoin voyeur de l'action, mais comme l'instrument d'une mise en scène sobrement attachée à raconter «une histoire simple», dans le sens Sautet du terme, celle du journaliste Hervé Chabalier, à partir du livret-témoignage qu'il a écrit.

Hervé, campé avec justesse par le très talentueux François Cluzet, n'a plus rien à perdre. Son épouse (Anne Consigny, toujours parfaite) le méprise, son fils a honte de lui. Et pour

Anne Consigny et François Cluzet dans *Le dernier pour la route*, de Philippe Godeau

SOURCE MONGREL MEDIA

cause: ce patron d'une agence de presse parisienne est un alcoolique fini. Dans les cinq premières minutes du film, muettes et habilement enchaînées, on le voit traverser la rue pour se rendre au café devant chez lui, au petit matin, et caler le ballon de blanc qui l'attend déjà sur le zinc. Puis un autre. Ça aurait pu être le début d'un récit de déchéance, façon saut de l'ange bukowski. C'est au contraire le point de départ d'un combat contre l'alcool, dont ce geste du quotidien nous permet de mesurer le de-

gré de difficulté. Dans les minutes qui suivent, au bout d'un long voyage en train, Hervé débarque dans un centre champêtre où il dépose les armes. Dès cet instant, le temps se dilate, pour marquer encore une fois la difficulté et illustrer le processus du sauvetage.

Dès lors, le film n'échappe pas à un certain didactisme. Mais le scénario, fluide, qui superpose une action à une explication afin de maintenir le film en mouvement, rachète en bonne partie ce bémol. Pareillement, le groupe auquel Hervé doit se joindre,

et au sein duquel il passera ses cinq semaines de thérapie, semble parfois trop minutieusement représentatif de l'état du monde social. Mais en faisant ressortir deux figures, celle de Michel Vuillermoz d'une part,

très émouvant, et celui de la jeune Mélanie Thierry d'autre part, convaincante en sauvageonne autodestructrice et objet de tentation pour le héros, cela donne plus de profondeur à ce film imparfait mais généreux et sincère. *Le dernier pour la route* pourrait d'ailleurs permettre à François Cluzet de remporter un deuxième César d'interprétation le 27 février prochain. A moins qu'il ne soit battu par François Cluzet, excellent en arnaqueur pris au piège dans *À l'origine*, de Xavier Giannoli, dont on vous reparlera d'ici le printemps. 2009 était l'année Cluzet en Europe. Avec le décalage, 2010 le sera chez nous.

Collaborateur du Devoir

www.cinemaduparc.com
consultez notre site internet
LES MEILLEURS FILMS À VOIR ABSOLUMENT!
Métro Place des arts 80/129 CINÉMA DU PARC 3575 Du Parc 514-281-1900
STATIONNEMENT 3 HEURES - 2\$

4 NOMINATIONS AUX EUROPEAN FILM AWARDS
MEILLEUR RÉALISATEUR • MEILLEURE ACTRICE
FESTIVAL DU FILM DE NEW YORK | FESTIVAL DU FILM DE CANNES
SOMMER DE CULTURE | SÉLECTION OFFICIELLE

PENÉLOPE CRUZ
ÉTREINTES BRISÉES
UN FILM DE ALMODÓVAR
www.losabrazosrotos.com métropole
13 À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
WWW.LOSABRAZOSROTOS.COM

ARCHAMBAULT

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
du 19 au 25 janvier 2010

1	HARRY POTTER & THE HALF-BLOOD PRINCE
2	LOST Season 5
3	NATHALIE LAMBERT: CARDIO BOOMER
4	PANDORUM
5	GAMER
6	KAAMELOTT Livre 1
7	LES INVINCIBLES La série complète
8	WEEDS Season 5
9	KARINE LAROSE: CARBURO-DANSE
10	ROME The Complete series
11	INGLOURIOUS BASTERDS
12	CHE Collector's Edition
13	UP
14	DAMAGES Season 2
15	THE SIMPSONS Season 20
16	THE HANGOVER
17	ANDRÉ RIEU Romantic Europe
18	GREY'S ANATOMY Season 4
19	ROBIN ROY: AU SOMMET DE LA FORME
20	CSI: NEW YORK Season 4

CINÉMA

LES
MERCREDIS DU DOC

3/1 sur tous les documentaires

BOITE NOIRE
TOUT LE CINÉMA DU MONDE

Réchauffé

EDGE OF DARKNESS
(AUX FRONTIÈRES
DES TÉNÈBRES)Réalisation: Martin Campbell.
Scénario: William Monahan, Andrew Bovell, d'après la série télévisée du même nom écrite par Troy Kennedy Martin. Photo: Phil Meheux. Montage: Stuart Baird. Musique: Howard Shore. États-Unis-Grande-Bretagne, 2009, 117 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Edge of Darkness est avant tout présenté comme le grand retour au jeu de Mel Gibson après six ans d'absence, presque huit si l'on considère que son dernier premier rôle remonte à *Signs*, en 2002. On le sait, Hollywood aime les «come-back». Et tout cela est juste et bon pour peu qu'on apprécie la star, au demeurant très appréciable quand elle s'en tient au cinéma.

Ce que la campagne publicitaire ne mentionne pas, ou en tout cas beaucoup moins, c'est qu'*Edge of Darkness* est un *remake*. Les amateurs de longue date de séries policières britanniques se souviendront, eux, à coup sûr, de l'œuvre originale datant du milieu des années 1980. Laquelle est plutôt mal servie dans sa nouvelle incarnation, disons-le d'emblée.

Pour mémoire, l'intrigue relate l'enquête entêtée d'un policier, le détective Craven, suivant l'assassinat de sa fille sous ses yeux. Croyant initialement être la victime désignée du tueur, le père ravale son deuil et met rapidement au jour un inquiétant complot dont les ramifications s'étendent du laboratoire de recherche qui employait sa fille jusqu'au Sénat. Complot, grande entreprise, politique: on connaît la chanson.

Sur le plan technique, *Edge of Darkness* est un produit manufacturé avec précision. Martin Campbell, qui signait déjà la mise en scène de la série télé, est manifestement à l'aise avec le matériel et sa réalisa-

tion s'avère contrôlée et efficace. À la musique, Howard Shore convoque le souvenir de ses partitions passées de *Silence of the Lambs* et *History of Violence* sans trop insister. Quant à Mel Gibson, il opère un retour attachant en y allant d'une interprétation à la fois robuste et sensible.

Le problème, en dépit de la qualité de la source, réside dans le scénario. Tout ce que l'on anticipe survient — et je doute que d'avoir ou non vu la série y change quoi que ce soit. Certes, les scénaristes tentent de brouiller les pistes en ayant recours aux classiques «personnages mystères» dont l'identité et les motifs demeurent flous. Les mêmes efforts n'ont toutefois pas été déployés dans la conception des personnages périphériques, tous typés, à commencer par ceux du sinistre chef d'entreprise et du sénateur véreux. En cela, le film profite plus qu'il ne le mérite du talent d'excellents acteurs de composition, notamment Danny Huston et Damian Young.

Quand il est question de thriller de conspiration, difficile de ne pas penser à la trilogie d'Alan J. Pakula, *The Parallax View*, *All the President's Men* et *The Pelican Brief*; autant de titres prouvant qu'en la matière, il est tout à fait possible d'être à la fois commercial et intelligent, limpide et exigeant. *Edge of Darkness* fait mine de miser sur les méninges du spectateur, mais à tât fait de verser dans une violence répétitive assez convenue. Dès lors, le film abandonne ses visées premières, dans l'espoir peut-être de plaire au plus grand nombre. Quoique le but avoué était peut-être effectivement de prendre une bonne histoire bien dense et d'en faire un film d'action hollywoodien standard... Mais là encore, il ne s'agirait que d'une demi-réussite.

Collaborateur du Devoir



Le réalisateur Podz et le scénariste Patrick Senécal

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Ça va saigner!

Le réalisateur Podz et le scénariste et écrivain Patrick Senécal parlent de leur film *Les 7 Jours du talion*

ANDRÉ LAVOIE

Dans l'univers de l'écrivain et scénariste Patrick Senécal, se cachent souvent derrière de tranquilles banlieusards de dangereux tortionnaires (*5150, rue des Ormes*), et des psychiatres finissent par devenir aussi désorientés que leurs patients aux visions prémonitoires (*Sur le seuil*). Qu'on se le tienne pour dit: il sera de retour le 5 février prochain pour élaborer de sang le grand écran avec *Les 7 Jours du talion*, mettant en vedette Claude Legault, Remy Girard, Fanny Mallette et Martin Dubreuil. Et après le cinéaste Eric Tessier, c'est maintenant au tour de Podz (de son vrai nom Daniel Grou) de transposer au cinéma le monde inquiétant de l'auteur, qui prend plaisir à donner froid dans le dos à ses lecteurs.

Bousculer

Toute l'équipe rencontrait les journalistes quelques jours avant son départ pour le festival de Sundance, cet événement créé et chouchouté par Robert Redford pour assurer le rayonnement du cinéma indépendant et international. Et elle n'était pas peu fière de le souligner à gros traits puisque le film, produit par Nicole Robert (*1981, Tout est parfait, Cheech*), n'a pas reçu l'aval financier des institutions gouvernementales, comme la SODEC et Téléfilm Canada. «Un film miraculé», selon le scénariste. Malgré cette absence de subventions, *Les 7 Jours du talion* est finalement devenu le troisième

roman de Senécal adapté au cinéma, scénarisé par la main même de son auteur.

Il revisitait ainsi une histoire de vengeance particulièrement sordide, celle d'un médecin prospère et bon père de famille (Claude Legault) qui, à la suite du viol et du meurtre de sa fille, décide de se transformer en bourreau pour donner une bonne leçon — le mot est faible... — à l'assassin pédophile (Martin Dubreuil). Un inspecteur de police (Remy Girard), jonglant avec un désarroi similaire, va tenter de retrouver leur trace avant que le jeu (effroyable) n'aille trop loin. Ceux qui connaissent déjà le monde sanguinolent de Patrick Senécal seront en terrain familier. Et le scénariste tient mordicus à faire ce qu'il aime le plus: bousculer le spectateur.

«J'ai toujours revendiqué un côté manipulateur... dans le bon sens du terme, admet l'auteur. Je ne suis pas d'accord avec les scénaristes qui prétendent ne pas donner leur opinion et laissent le spectateur penser ce qu'il veut. Je m'excuse, mais j'ai quelque chose à dire et je veux que les gens le comprennent.» Dans *Les 7 Jours du talion*, ce que Senécal tient à exprimer remonte à l'époque où, en 2002, il écrivait ce roman. «J'étais en réaction contre tous ces films américains qui faisaient la glorification du phénomène de la vengeance, comme si c'était une bonne idée. Mais je suis très conscient que la violence extrême peut court-circuiter les discours. Le roman est très cru et, au cinéma,

il n'y a pas d'échappatoire: pour dénoncer les méfaits de la violence, il faut la montrer.»

Caméra froide

Lorsque le scénariste parle de manipulation, il évoque surtout ce jeu pervers des perceptions brouillées. «Au départ, on peut être d'accord avec le père parce que l'on souhaite du mal au violeur, mais le but du film est de prouver que ça ne règle rien. Le "monstre", comme je l'appelle, est en train de se détruire et ça devient insoutenable pour le spectateur. D'ailleurs, mes héros, ce sont des gens qui sont victimes d'eux-mêmes.»

Ces propositions ne pouvaient que plaire à celui qui rêvait du septième art «depuis l'âge de 11 ans». Même s'il ne délaisse pas complètement la télé (il prépare en France la série *Xanadu*, inspirée d'une famille impliquée dans l'industrie de la porno), Podz a résolument la tête au cinéma, surtout après le tournage de ce film et un deuxième, toujours avec Claude Legault, intitulé *10 1/2*, qui sortira plus tard cette année.

Très euphorique en ce début de 2010, le cinéaste se souvient de ses réactions plus mitigées à la lecture du scénario des *7 Jours du talion*. Pour Podz, «le déclin s'est fait à la lecture du roman, pas de la première version du scénario, parce qu'il manquait toutes les scènes fortes; Patrick était très étonné que j'aie envie de tourner ça, car j'étais le premier à le réclamer.» Et «ça», ce sont des séances de torture

parfois insoutenables, où le héros utilise entre autres ses habiletés de chirurgien...

Malgré cette apparente débauche d'hémoglobine, Podz voulait aussi «une caméra froide et distante», en plus d'assumer un choix courageux: l'absence de musique. Une décision «esthétique, pas économique», plutôt «dure à vendre», précise-t-il. «J'aurais pu mettre des violons sur les scènes de torture, et ainsi guider la pensée du spectateur. Mais au montage, ça sonnait faux, tandis que sans musique ça rend la chose plus lourde, plus difficile à porter. Devant cela, le spectateur doit décider.»

Podz reconnaît du même souffle qu'il n'a «aucun contrôle sur la manière dont le message passe», mais il ajoute qu'il n'aurait pas été «honnête, en tant que cinéaste, de ne pas montrer les conséquences de ces actes». Il semble pourtant plus effrayé par les restrictions budgétaires, au cinéma mais aussi à la télé. «En tournant des épisodes de *Minuit*, le soir avec peu d'argent, j'avais l'impression de me tirer une balle dans le pied. Si je le fais, on décide que mes collègues peuvent le faire aussi. Il y a pourtant des histoires qui demandent un certain budget, une certaine façon de faire. Pour ce film, le tournage a duré 24 jours: quand il faut compter tous les effets et les maquillages, c'est très court. Mais tu ne peux pas toujours l'arrêter à ces questions-là, sinon tu n'as pas une longue carrière de réalisateur!»

Collaborateur du Devoir



SOURCE WARNER

Mel Gibson dans *Aux Frontières des ténèbres*, de Martin Campbell

«Un film frappant et émouvant» - HOWARD ZINN

«Un triomphe du journalisme d'enquête» - NAOMI KLEIN

«À ne pas manquer» - JUDY REBICK

LES FILMS D'AUJOURD'HUI PRÉSENTE

Rachel

UN FILM DE SIMONE BITTON

23 ans. Américaine. Pacifiste. Écrasée par un bulldozer de l'armée israélienne dans la bande de Gaza. Pourquoi?

À L'AFFICHE! CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

version originale avec sous-titres français CINÉMA DU PARC 3575 Du Parc 514-291-1900

CINÉMAS AMC LE FORUM 22 version originale avec sous-titres anglais

VOUS AVEZ DIT ÉGALITÉ?

«Dénonce tous les stéréotypes sexuels encore à l'œuvre dans les sociétés occidentales.» La Presse

«Un bilan de la guerre des sexes à la fois dérangeant et drôle qui invite à la réflexion sur le chemin parcouru.» Première

LA DOMINATION MASCULINE

UN FILM DE PATRIC JEAN

www.ladominationmasculine.net

metropole

À L'AFFICHE! CINÉMA PARALLÈLE 3538 BOULEVARD SAINT-LAURENT 514-947-2788

CINÉMA Beaubien 2396, Beaubien E. 721-6000

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

«Notre plus grande réussite n'est pas de ne jamais tomber, mais de toujours nous relever.»

5 NOMINATIONS AUX CÉSAR 2010

MEILLEUR PREMIER FILM MEILLEUR ACTEUR MEILLEURE ADAPTATION MEILLEUR ACTEUR DANS UN SECOND RÔLE MEILLEUR ESPOIR FÉMININ

FRANÇOIS CLUZET

«RENVERSANT!» RTL «POIGNANT!» LE FIGARO

«MAGISTRAL!» VERSION FEMINA «BOULEVERSANT!» LE PARISIEN

LE DERNIER POUR LA ROUTE

UN FILM DE PHILIPPE GODEAU

avec MÉLANIE THIERRY - MICHEL VUILLERMOZ d'après l'ouvrage de HÉRVÉ CHABALIER

avec MÉLANIE THIERRY - MICHEL VUILLERMOZ d'après l'ouvrage de HÉRVÉ CHABALIER

www.ledernierpourlaroute.com

metropole

À L'AFFICHE! CHEF D'ÉTABLISSEMENT QUARTIER LATIN 2396, Champlain St. 721-6000

CINÉMA Beaubien 2396, Beaubien E. 721-6000

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

GAGNANT • PALME D'OR FESTIVAL DE CANNES 2009

GAGNANT GOLDEN GLOBE MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

GAGNANT 3 EUROPEAN FILM AWARDS MEILLEUR FILM MEILLEUR RÉALISATEUR MEILLEUR SCÉNARIO

★★★★ (SR QUATRE) LE NOUVEL OBSERVATEUR

★★★★ (SR QUATRE) TÉLÉRAMA

★★★★ (SR QUATRE) LES INROCKUPTIBLES

★★★★ (SR QUATRE) POSITIF

★★★★ (SR QUATRE) L'EXPRESS

★★★★ (SR QUATRE) LIBÉRATION

★★★★ (SR QUATRE) STUDIO CINÉ LIVE

★★★★ (SR QUATRE) TÉLÉCINÉOS

★★★★ (SR QUATRE) LE POINT

★★★★ (SR QUATRE) LE FIGAROSCOPE

«MAGNIFIQUE!» LE SOLEIL

«REMARQUABLE!» FIGAROSCOPE

«DU GRAND CINÉMA!» 20 MINUTES

«BRILLANT!» JOURNAL DU DIMANCHE

LE RUBAN BLANC

Un film de Michael Haneke

De l'auteur et réalisateur de «Caché» et «La Pianiste»

www.LERUBANBLANC.COM

metropole

À L'AFFICHE! À L'AFFICHE! DÈS LE VENDREDI 5 FÉVRIER